

Fantaisie allemande

Du même auteur chez À vue d'œil :

Au revoir Monsieur Friant

Philippe Claudel
de l'académie Goncourt

Fantaisie allemande



© Éditions Stock, 2020.

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0454-0

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À Luigi Spagnol (1961-2020),
ami et éditeur italien*

*Il y a, au-delà du Rhin,
un air de drame et de mélancolie.
Toutes les choses ordinaires de la vie
y prennent des lueurs de couchant.
Et, selon son humeur, le voyageur
pourra trouver cela charmant
ou bien s'en effrayer.*

Pierre Mac Orlan

L'Allemagne a une haleine de gouffre.

Thomas Bernhard

Ein Mann

Ce n'était pas le froid qui l'avait réveillé mais une sensation confuse et qui le resta longtemps encore, alors que son sommeil peu à peu s'effiloçait. Le manteau était devenu plus lourd et pesait sur les vêtements au-dessous, et aussi sur sa poitrine, comme une camisole de plomb. Il mit du temps à comprendre que cette lourdeur venait du tissu de grosse laine qui s'était gorgé d'eau peu à peu, et que le manteau désormais avait doublé de poids, qu'il s'y sentait prisonnier et comme noyé. Alors, à tâtons, il sortit du rêve dans lequel il s'était abandonné, une sensation de chaud, de chaud léger, plus qu'un rêve précis d'ailleurs. Il se mit à grelotter. Il

était trempé. Ses yeux s'ouvrirent sur du noir. Son cœur s'affola. La blessure aussi s'éveillait. Elle le mordait et suintait de nouveau.

Voilà deux jours et deux nuits qu'il demeurait sous le sapin. C'était un vieil arbre dont les basses branches se soudaient au sol en se mêlant à des racines dont les formes évoquaient des varices. Il lui avait fallu en écarter quelques-unes pour s'enfoncer et se blottir près du tronc râpeux. À cet endroit, la terre dessinait un large creux recouvert d'aiguilles sèches, qui formaient un matelas souple sur lequel il s'était étendu de tout son long. Les aiguilles étaient tièdes. Elles dégageaient une odeur de résine et d'écorce. D'automne aussi. Un parfum doucement éteint.

Il s'était dit que tant qu'il demeurerait

là rien de mauvais ne pourrait lui arriver. Tout cela lui avait fait oublier sa faim. Il lui restait trois pommes de terre dans une de ses poches. Il les avait trouvées quelques jours plus tôt en fouillant un champ, avec ses doigts, à quatre pattes, comme un animal, et il avait préféré les garder pour plus tard.

Sous le sapin, pour la première fois depuis longtemps il avait cessé de se tenir sur ses gardes. Dès qu'il était parvenu à se glisser sous les branches de l'arbre, il avait compris qu'il était impossible qu'on devine sa présence. Même un homme passant à deux mètres ne l'aurait pas remarqué. Il s'était effondré dans le sommeil.

La forêt tremblait sous la pluie. Les branches du sapin avaient arrêté un temps les gouttes d'eau mais celles-ci avaient fini par les traverser et rouler

jusqu'à lui, pénétrant le manteau, les deux lainages en dessous, la chemise et jusqu'à son caleçon et son maillot. Il releva le col du manteau le plus haut possible sur son cou mais cela n'eut pour effet que de le mouiller davantage en précipitant des filets d'eau sur la peau de sa nuque.

Il ramena ses genoux vers son ventre et garda les yeux ouverts. Tout était noir autour de lui. La pluie et la nuit avaient effacé la forêt, et le froid de novembre qui lapait son visage semblait plus froid maintenant. Le lit d'aiguilles était devenu boueux. Une odeur de fosse montait autour de lui. Il frissonna jusqu'aux premières lueurs de l'aube et, quand le jour apparut enfin, ce fut un jour infirme et misérable.

Il rampa et sortit du trou. Il se mit debout avec peine, fit quelques pas

mal assurés. C'était comme s'il lui fallait réapprendre à marcher. Une lumière laiteuse détachait peu à peu les arbres de l'obscurité. La brume donnait par instants l'illusion qu'ils avançaient vers lui, comme d'immenses statues roulant sur leurs socles. Au ciel, des corbeaux raclaient le ventre des nuages. Il essaya de tordre les pans du manteau pour les essorer mais ses doigts trop engourdis étaient sans force. Il quitta le sapin comme on quitte un ami devenu indifférent, et qui ne peut plus rien pour vous. La pluie s'était arrêtée. Ses dents claquaient.

Il se força à marcher vite, espérant ainsi se réchauffer. Le manteau battait ses jambes et l'eau s'insinuait dans ses bottes, qu'il n'avait pas ôtées depuis des jours de peur qu'on ne les lui volât. Il n'avait pourtant rencontré personne

dans sa fuite. Tout juste avait-il aperçu, une semaine plus tôt, une colonne de véhicules roulant dans un vallon encombré de fougères, tandis qu'il se reposait à plusieurs centaines de mètres d'eux sous une roche. Il n'aurait pas su dire à quelle armée ils appartenaient, des Russes sans doute. Le silence était revenu. Le vent avait fini par dissiper l'odeur d'essence montée jusqu'à lui.

La plupart du temps, il avait dormi dans des bois, des fossés, des granges abandonnées, contre un muret de pierre. En périphérie de ce qui avait été des villes et dont on ne reconnaissait plus rien. Au loin, les immeubles d'habitation ressemblaient à des molaires gâtées. Dans leurs caries profondes, des cages d'escalier montaient vers le vide. Tout cela fumait un peu.

Les campagnes, désertes elles

aussi, présentaient un visage moins effrayant. Il n'aurait su dire pourquoi. Tous les villages où il passait étaient pourtant détruits, et toute trace de vie humaine s'en était retirée. Les routes qui y menaient avaient été pilonnées, concassées avec méthode, réduites à de curieuses rivières saisies par une forme neuve de débâcle : les blocs de glace avaient été remplacés par des milliers de brisures de macadam. Parmi elles, çà et là, s'étaient enfoncées les carcasses déformées d'un autobus, d'un camion, d'un véhicule militaire, de voitures encore pleines de leurs occupants réduits à des cadavres gonflés et méconnaissables.

Dans un de ces villages, il avait trouvé le manteau. Il était entré dans une maison coupée en deux par une bombe comme sous l'effet d'un